

Vieil homme, vieux chien

Étienne Lalonde

Number 129, April 2011

Le nu

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/64549ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lalonde, É. (2011). Vieil homme, vieux chien. *Moebius*, (129), 9–16.

ÉTIENNE LALONDE

Vieil homme, vieux chien

Il vit au beau milieu de nulle part. Les yeux ouverts. Il ne voit rien du tout.

Il habite presque dans le bois. L'automne, les feuilles, de toutes les couleurs. Il peut les sentir à leur place, parfaitement. Encore que. Il entend la rivière du mieux qu'il peut, droite, avec ses oreilles, non ses yeux. Il descend, solitaire, pour tout entendre, en possession de moyens ordinaires. Il est vieux comme la Lune, mais encore ; les hirondelles, les chants d'église lui creusent, chaque jour, un peu plus la toux.

Il a un chien, vieux aussi, incarnation, témoin, tout de même, féal, des réalisations ordinaires de la vie ; sans les yeux, le chien, alors. Encore, donc, qu'à cet âge, ni le chien ni le maître n'aura su se calmer du cœur voulu classique ou du fort de la jeunesse qui, somme toute, ne les quittera vraiment, d'ici jusqu'à la mort dans quatre ou cinq ans.

Il aime le grec, le latin, enseignés, déchiffrés, pliés, rangés autrefois, sortis lorsqu'il peut se permettre la langue de quelqu'un d'autre. Il est célibataire, sans outil, sans faute. Il a une bonne retraite. Ajoutons à cela des revenus militaires et quelques dividendes gazières, qui lui sourient déjà depuis quinze ou vingt ans. Sans qu'il n'ait eu, jamais, à y voir quoi que ce soit.

Il aimait l'Italie autant que la Chine, autrefois, pour la naissance des hommes qui avaient fait croître le monde devant ses yeux, au temps où il pouvait assister au bonheur de ce feu. Maintenant, à part les bras de sa veste chaude, il n'aime plus vraiment rien.

Or, il a des revenus suffisants pour se remémorer le tout en écoutant la télévision, de l'oreille gauche, la bonne, celle qui le peut bien, avec pour compagnon, seul, son chien qui, selon la norme canine, est beaucoup plus âgé que lui, mais, somme toute en forme, et presque harassant quand les bons jours lui viennent.

Le chien s'appelle Angus. Le chien du bonhomme Farber, pour tous les autres, autour, que les deux ne voient plus depuis vraiment longtemps. Pas même deux yeux, le chien, mais un, le droit, conservé en perdant de vue l'autre lors d'un combat à mort, sur le terrain, avec quelque coyote il y a longtemps, vraiment.

Angus n'est ni petit ni grand. Comme tout le monde, il existe du mieux qu'il peut, d'un brun taché de blanc, vieilli; d'un brun taché de jaune – aux yeux –, trop vieux pour être, enfin...

Farber ne diffère en rien des hommes, mais il en est la suite, d'un autre caractère. Il raffole du sommeil. Quand il dort, il trouve, naturellement, l'abandon de la fatigue de toute l'humanité. La paresse, en quelque sorte. Il en fait son chemin de croix, tous ses couchers de soleil. Sinon, des monstres égrainent tristement sa musique, sa fatigue, finalement non moins preste. Des aliments cuits, pas chers, pour tout carburant, vers la nuit, droit devant, vers l'oubli, pour personne.

S'il y a une chose monstrueuse dans la vie d'un chien, c'est la corruption de l'espèce pour se donner la peau à l'homme qui veut se la faire. Néanmoins, ou plutôt, à cause de tout cela, le chien Angus est une preuve de la bonne volonté émaciée du maître. En somme, une singulière révélation d'où partir, dans le noir, pour revenir, qui sait, du côté le plus clair.

Le soleil s'était couché de bonne heure. Car l'air étouffait, ce soir-là; l'air était encore frais, mais pas sec: las, pâle, amer. Le vieux avait tenté, le soir même, de tirer sur une chauve-souris qui, vu le froid, avait décidé de

dormir dans la cuisine d'été. Un trou dans la lumière. La bête, au mur, vivante, encore. Froid, le sommeil. Dispersé. Court sommeil. Le jour avait fait le saut quand le vieux et le matin ouvrirent les yeux, en même temps.

Quelqu'un frappa lourdement à la porte. Une femme. Le souffle était beau, et court. Le vieux lui ouvrit sans jamais dire un mot. Droit, à l'intérieur, il ne la salua pas, mais nourrit le chien qui n'avait pas faim, au pied de lui; silencieux, pareil au matin : seul devant sa mort.

La femme aussi ne salua personne. Elle avait l'habitude (silence, matin, fatigue). Elle dit, simplement, d'une voix précipitée :

— Habillez-vous, vite, on va être en retard.

Le chien la regardait, faussement, du mieux qu'il le pouvait.

— J'arrive, répondit l'homme, il a gelé encore; le gel m'empêche toujours d'entendre se lever le soleil.

Robby Farber avait dit cela sans grande conviction.

Sur le chemin, à la radio, dans l'auto de la femme, une chanson, tout de même, prit tout le monde par la main. Urbain Desbois. *Je ne veux plus rien*. De là, il semblait que le chien Angus, pour la première fois en seize ans, s'était laissé guider, promener, vivre, chanter. L'émotion de la perte entraînait dans son domaine, enfin, son contraire. À son corps défendant. Ou alors, pas très loin.

Chacun avait senti quelque chose en dehors du paysage. Du danger. En peu de temps, le chien tomba dans un profond sommeil. Il était vivant, il chassait bien les rêves. Il dormait; et personne ne pouvait lui enlever sa fatigue. La berline avançait, contenant l'ensemble de ça.

Son maître, lui, avait rendez-vous à la clinique de médecine familiale de l'hôpital de Grand-Saint-Esprit. Une fois par trois mois. Comme d'habitude. C'était bien assez. Pour voir. Pas voir lui, mais eux. Un glaucome chronique à angle ouvert lui obstruait le jour. Des deux

bords, il n'y voyait plus rien. Angus, lui, cataractes au complet, ne s'en trouvait pas mieux, pas moins. Seulement là, il dormait.

Arrivé dans la salle blanche du centre immaculé de la ville toute en blanc, le bonhomme, ainsi que la femme, prit siège sur une chaise de plastique abordable, fraîche montée. De l'oreille qui marchait, il reconnut les lieux, les pas qui les faisaient. Tout était à sa place. Tout autour attendait pour qu'il y donne son nom. L'envie lui prit de se lever et de demander à tous, autour, qui toussaient, parlaient, souffraient, ce qui, chez l'homme, chez eux, se rattachait à quelque chose – seulement pas à une chaise –, mais il n'en fit rien.

Il avait regardé un peu autour. Et parce qu'il n'y voyait rien, il s'y était forcé. Des ombres, de la lumière, des forces, des courants d'air malsain. Ici, la lumière du jour ne brillait jamais, ne s'habillait pas, pensa-t-il. Peut-être l'haleine du chien, il aurait su la dessiner dans l'air, tellement il la connaissait par cœur ; mais là, pour l'instant, le chien n'y était pas (dehors, resté cloîtré) : quelque chose d'autre, plus haut, quelque part, accrochait au complet. Il s'adressa, d'une voix rauque, à l'accompagnatrice, que bien bas il méprisait :

— Au mur, là, qu'est-ce que c'est ?

Et pour une fois, rare, elle ne fit pas semblant de ne rien comprendre à la demande du vieux. Elle regarda dans la direction de ses yeux pétrifiés, pas traités :

— Vous voyez quelque chose, là ? demanda-t-elle, sans intérêt réel, mais tout de même intriguée par ce soudain moment de présence des sens de la vieille chose lui faisant faire du chemin, malgré elle.

— Tu sais bien que je ne vois rien. Je ne vois rien, du tout. Je ne vois rien, jamais. Seulement, j'aperçois, des fois ; fois de plus en plus rares. Mais il y a bien quelque chose de pâle dans un entourage franc qui repose au mur, là, et qui n'y était pas, la dernière fois, quand j'étais assis à la même place que toi...

En effet, quelque chose. Du mouvement. Brusque. De la beauté. Figée. Du faux ayant l'air vrai.

— Vous voyez, je veux dire, apercevez quelque chose, là, juste devant vos yeux ?

— Vous êtes sourde ou vous êtes bête ? Mais oui, je vous le dis, il y a là quelque chose. Et ça se donne, s'éclaircit ; ça veut parler de la peau, des cheveux, de toutes les choses vivantes, mais dans le cadre d'un temps mort, n'est-ce pas... Dites-le ou je me trompe...

— Oui, oui, tout à fait... Vous ne vous trompez pas... Enfin, vous avez raison... Il me semble... Il y a là quelque chose... C'est-à-dire, pour les yeux, une reproduction. Un tableau. J'ose le dire : une mauvaise image d'un tableau de Botticelli. *La naissance de Vénus*. Vous connaissez ce tableau ?

— Si je connais ce tableau (il s'adresse à une foule qu'encore il ne voit pas)... Elle me demande si je connais ce tableau. La perfide. La Choinière. La gueuse. Bien évidemment que je connais ce tableau : Vénus sort des eaux, debout dans un coquillage. Les vents lui tombent dessus... Et les fleurs du printemps, la beauté de la chose... Je connais ce tableau depuis avant le temps... comme si le vieux de la vieille m'avait aidé à le faire.

— Je connais ce tableau comme si j'y étais.

— Tout le monde connaît ce tableau.

— Oui, et tout le monde connaît la Joconde aussi, et, encore... tout le monde peine carrément à tenir ses secrets.

— Peut-être, oui, si on veut...

— Et pourquoi, vous pensez ? Parce que vers la fin des grandes civilisations, l'air se vide, la lumière tombe du ciel, les dieux s'en vont. Et c'est exactement ce que dit ce tableau. Mais personne n'en dit rien. Maintenant. La nudité surtout. Les hommes dans leur solitude, à tâtons dans le noir, essayant de comprendre.

La femme, soudain, regarde plus intensément le grand laminé :

— Vous le voyez vraiment, ce tableau... je veux dire, vous le voyez bien ou vous l'avez deviné et vous en parlez de mémoire ?

— Depuis des années, maintenant, que tout ce dont je parle se fait de mémoire. Je ne vois plus rien, jamais.

Je devine. Je me fie à mes souvenirs qui, eux-mêmes, ne sont pas très fidèles. Je ne vois pas bien le tableau, mais je la vois, elle, dans sa nudité parfaite. L'heure tardive non loin de là. Le voile rouge, peut-être. Mais elle, surtout, sa longue chevelure rouge dans l'écume de toute chose. La douce. La fragile. Le port de tête. Le basculement du bassin dans le sens contraire. L'élégance. La couleur et la texture de sa peau font penser à de la pierre. Et je connais la pierre...

— Vous voyez?

— Je suis un malvoyant. Je vois bien ce qui me plaît. À perdre le ciel, on se fait une raison.

— Et vous allez l'expliquer comment, ça, au médecin?

— Que je ne peux vivre que par l'expérience. Même hier, au coucher du soleil, rien. Rien du tout. Même pas une lueur, une beauté. Rien. Et même en pensant que tous les mouvements du vent à l'extérieur pouvaient me tenir bon. Rien. À l'automne, comme toujours, on trouve des choses mortes dans la pluie; la nature en général, en cours d'exécution. La neige qui pointe au loin, aussi. Ça fait beaucoup à penser pour quelqu'un qui ne voit pas. Et puis, il suffit de se faire sortir de tout ça pour tomber sur un morceau de vision, quelque chose qui fait s'ouvrir un œil, et battre un cœur, soudain. J'ai porté mon regard sur plusieurs choses, ces temps-ci, sans qu'il se passe quoi que ce soit. Pour être honnête, la seule chose que j'ai vraiment vue dans ce tableau, ce sont les cheveux. Pour moi, le nu de la Vénus tient dans ses cheveux. On pourrait la couvrir, mais ses cheveux, toujours, suggéreraient quelque chose de terrible, d'indéniable.

— Je pensais, tout bas, à ce que vous venez de dire.

— Donc vous n'êtes pas si bête.

Une porte s'ouvrit enfin. Une voix d'homme, de docteur, appela Farber de ses prénom et nom, dans l'ordre.

La voix le connaissait. Robby Farber se leva, fit son chemin, tant bien que mal, entre les chaises de la salle d'attente, qui s'était plutôt remplie depuis son arrivée. Il s'approcha du docteur, sans le regarder tout à fait. Ce dernier lui dit :

— Par ici, Robby. Je suis par ici.

Farber lui répondit :

— Je vous vois, docteur ; cette fois-ci, je vous vois.

Le docteur ne répondit rien. Mais l'accompagnatrice comprit tout, tout de suite. Et le chien, resté dans la voiture, vit les premiers flocons du ciel qui s'effondrait sur lui.

Dehors, l'automne soufflait jaune et rouge. Rouge, beaucoup. De la même couleur que la Vénus du cadre. La neige n'y était pas tout à fait à son aise. Bien avant ce jour-là, la dérive était claire. Le chien avait vu juste. Tout de la couleur était nu ce jour-là. Car il ne restait plus que la vie à dissoudre. Les hommes à mi-chemin entre les dieux et les bêtes. Pour sûr, le chien souffrait moins d'avoir vu l'hiver poindre que le vieil homme d'apercevoir l'élan de sa jeunesse. Devant. Son horizon cassé.

